

ALEXANDRA BENEDICT

L'ÉNIGME
MORTELLE
de Noël




CHARLESTON

ALEXANDRA BENEDICT

L'ÉNIGME MORTELLE DE NOËL

Lorsqu'Edie O'Sullivan remporte un Noël tous frais payés à l'Aster Castle, un hôtel d'exception situé sur une île écossaise, cette octogénaire au caractère bien trempé et détective amatrice s'attend à passer des fêtes idylliques : promenades dans la neige, feux de cheminée crépitants, bons livres accompagnés d'un excellent whisky...

Pourtant, le rêve vire au cauchemar quand un client est retrouvé mort dans des circonstances troublantes et qu'une violente tempête de neige coupe l'île du reste du monde. Lorsqu'un deuxième cadavre est découvert, le doute n'est plus permis : un assassin se cache dans l'hôtel. Et il s'amuse à semer des indices sous forme d'énigmes glissées dans des papillotes de Noël...

Avec son flair légendaire, Edie décide de mener l'enquête. Car si elle ne démasque pas le coupable avant qu'il frappe de nouveau, elle pourrait bien être sa prochaine victime...

La reine du suspense de Noël, Alexandra Benedict, revient avec un huis clos mortel qui regorge d'énigmes et de mystère.

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Christine Barbaste

ISBN : 978-2-38529-551-6



9 782385 295516

20,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Illustration : Raphaëlle Faguer



FABRIQUE
EN FRANCE



C
CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

L'ÉNIGME MORTELLE
DE NOËL

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Les Quatre Petits Meurtres de Noël, 2024

Meurtres sur le Christmas Express, 2023

Petits meurtres à Endgame, 2022

Titre original : *The Christmas Cracker Killer*

Copyright © Alexandra Benedict, 2025

Publié en accord avec Simon & Schuster UK Ltd 1st Floor, 222 Gray's Inn Road, Londres, WC1X 8HB

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique ou mécanique, y compris la photocopie, l'enregistrement ou tout système de stockage et de récupération d'informations, sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Christine Barbaste

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-551-6

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Alexandra Benedict

L'ÉNIGME MORTELLE DE NOËL

Roman

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Christine Barbaste*



PROLOGUE

21 décembre

AUCUNE NUIT N'EST VRAIMENT SILENCIEUSE. Tendez l'oreille et vous entendrez toujours un son. En cet instant même, à trois heures du matin, dans un lieu à l'écart de tout, l'assassin distinguait une lointaine sirène, la lamentation d'un hibou, des sanglots. Mais le bruit le plus prégnant était le tic-tac insistant du réveil de sa grand-mère, sur la table de chevet. Chaque fois que les aiguilles entamaient un nouveau tour de cadran, les tremblements de la cloche en laiton rappelaient à l'assassin que, pour lui comme les vies qu'il s'apprêtait à abréger, le temps était compté.

L'assassin prépara une théière de thé bien fort et s'installa à la table près de la fenêtre. C'était la nuit la plus sombre de l'année, si sombre que la fenêtre, tel un miroir, reflétait un tableau d'apparence joyeuse : des papillotes surprises faites maison, qui n'attendaient que d'être remplies de babioles choisies avec le plus

grand soin, aux côtés des habituels chapeaux en papier, blagues et pétards de Noël. Il ne restait plus que les énigmes.

L'assassin drapa un plaid sur ses épaules, feuilleta ses notes, vérifia les détails à deux reprises. Chaque invité avait un dossier à son nom, à charge et à décharge. Les crimes qu'il ou elle avait commis, les mensonges qu'il ou elle avait proférés ; le bien qu'ils avaient fait, les âmes qu'ils avaient consolées. L'heure était venue de trancher, de décider quel nom coucher sur quelle liste.

L'assassin glissa une énigme dans chaque tube en carton, avec la blague et le petit cadeau. Chaque papillote était destinée à un invité en particulier, mais personne ne s'en rendrait compte – pas tout de suite, du moins. En dernier lieu, l'assassin ajouta un poisson magique dans chaque papillote. À première vue, ils ressemblaient en tout point aux gadgets habituels vendus dans les magasins de farces et attrapes, prêts à se tortiller et à se contorsionner dans la paume des invités, mais il n'en était rien. Même les instructions étaient différentes :

« J'agite la queue – INNOCENT
J'agite la tête – COUPABLE
J'agite la tête et la queue – JURY INDÉCIS
Je replie les nageoires – BALANCE À L'ÉQUILIBRE
Je me retourne – DANS LE DÉNI
Je reste immobile – CULPABILITÉ PASSIVE
Je me recroqueville – JUDICIEUX, COMPTE TENU
DES CIRCONSTANCES »

L'assassin plaça un poisson magique dans sa paume. Tête et queue s'agitèrent. Au moins, il n'était pas dans le déni, contrairement au gros des invités attendus à l'hôtel Aster Castle. Avant que les festivités de Noël

ne soient terminées, et sans aveux de leur part, au moins quatre d'entre eux seraient morts, et les autres auraient été dénoncés. L'assassin serait loin, n'abandonnant que vérité et poussière de charbon dans son sillage.

Sauf si on l'en empêchait.

À cette pensée, son cœur résonna dans ses oreilles et frissonna dans sa poitrine. Faire venir *cette femme* à Holly Island était le plus grand risque que l'assassin eût jamais pris, et il pouvait causer sa perte. Mais il fallait le faire. C'était une menteuse. La vieille femme devait affronter son passé, ou risquer la mort : son destin était entre ses propres mains.

L'assassin y avait veillé.

24 décembre

EDIE O'SULLIVAN CALA LA TÊTE contre la vitre du train. Tout semblait idyllique et donner le top départ d'un Noël parfait : elle avait étonnamment bien dormi dans sa cabine du Caledonian Sleeper ; elle allait passer des fêtes inoubliables en compagnie de deux de ses personnes préférées ; et elle s'apprêtait, en ce moment précis, à prendre son petit déjeuner dans le wagon-restaurant, avec une vue imprenable sur les montagnes tapissées de bruyère et les lochs baignés de la lumière de l'aube. Tout était idyllique, à une exception près. Ces nuages grisâtres en train de fleurir dans le ciel.

— Il va neiger, décréta Edie, d'un ton qui aurait mieux convenu à l'énoncé d'une sentence capitale.

— J'espère bien, répondit le serveur en disposant leurs assiettes sur la table. J'ai parié vingt contre un sur un Noël blanc.

— Pour ma part, j'espère me tromper, et que les nimbostratus poursuivront leur route sans déverser leur eau cristalline.

Edie déplia une serviette sur ses genoux et accueillit l'assiette de saumon fumé et d'œufs brouillés d'un hochement de tête approbateur.

— Mais je me trompe rarement, ajouta-t-elle.

— Ma mère n'aime pas beaucoup la neige, expliqua Sean, qui, sur la banquette opposée, dégustait ses pancakes.

D'ordinaire, avant d'attaquer une nouvelle journée de travail, l'inspecteur O'Sullivan petit-déjeunait de protéines en poudre et de baies d'acai. Les glucides étaient un plaisir rare.

Le serveur haussa les sourcils avant même de poser la question, regardant tour à tour Edie et Sean.

— C'est votre maman ? Mais elle est...

Il s'interrompit judicieusement là, même si l'objet de son étonnement était limpide. Il était peu vraisemblable qu'Edie, à quatre-vingt-deux ans, puisse être la mère d'un homme d'une trentaine d'années.

— C'est une longue histoire, répondit Sean. Biologiquement, maman est ma grand-tante, mais elle m'a adopté quand j'étais petit. Quand mes parents sont morts dans un accident de voiture.

— Ah...

Le serveur jeta un coup d'œil en direction du bar, impatient, probablement, de poursuivre son travail et de se dépêtrer de cette conversation. Ou se languissant peut-être d'un verre pour l'oublier.

Riga, quatre-vingt-douze ans, harponna une de ses saucisses et la présenta à son carlin, Nicholas, qui reniflait sous la table.

— Cet événement et d'autres tout aussi traumatisants se sont produits pendant un Noël tempétueux. C'est pourquoi

mon Edie déteste la neige. Même si elle se méfie moins de Noël, ces derniers temps.

Riga se tourna vers Edie et l'embrassa sur les lèvres.

— C'est une histoire d'amour, expliqua Edie au serveur éberlué, en prenant la main de Riga. Nous sommes ensemble depuis deux ans.

Le serveur se fendit d'un large sourire, par soulagement, peut-être, de cette embardée de la mort vers la dévotion.

— Il y a donc de l'espoir pour ma grand-mère. Elle est veuve depuis vingt ans.

— L'amour, c'est comme perdre la télécommande, dit Riga en picorant le boudin noir. On cherche, on cherche, et on finit par trouver la personne dont vous appuyez sur les boutons.

— À l'entendre, vous allez croire qu'elle m'a trouvée derrière le canapé ! s'exclama Edie. Nous sommes voisines. Je conseillerais à votre grand-mère de s'intéresser à ses voisins, au cas où il y en aurait un à son goût. Ça fait des économies d'essence.

— Je le lui dirai, mais j'attendrai peut-être la fin du dîner de Noël, qu'elle ait bu son sherry et qu'elle soit bien joyeuse, répondit le serveur, qui regagna le bar sans avoir perdu son sourire.

Riga avait en partie raison concernant les sentiments d'Edie à l'égard de la neige. Celle-ci pâtissait bel et bien de mauvaises associations, mais pas seulement. La neige, comme les paillettes, l'amenait à s'interroger sur ce qui était caché. La neige n'était que du Tippex. Rien ne disparaissait vraiment. Et même si son hostilité envers les fêtes de fin d'année avait diminué, Edie restait méfiante.

Mais bon, on était la veille de Noël. Et si la planète ne pouvait pas s'habiller comme elle en Vivienne Westwood, Edie lui concédait la permission de se vêtir de neige. Brièvement.

Le train approchant de leur arrêt, Sean alla chercher les bagages dans leurs cabines.

— Nous sommes arrivés à destination sans avoir été assassinés !

Riga faisait référence à la discussion animée de la veille au soir, dans le wagon-restaurant, autour du meurtre tristement célèbre qui avait eu lieu, quelques Noël plus tôt, dans ce même train de nuit.

— Toujours optimiste, répondit Edie. Redis-le quand nous serons à quai.

Sean réapparut pile au moment où le train approchait de la gare de Crianlarich. Edie et lui aidèrent Riga à gagner la plateforme, où étaient rassemblés leurs bagages et le fauteuil roulant de la vieille dame.

La neige commença à tomber alors qu'ils descendaient du train.

— Tu avais raison. Comme d'habitude, observa Riga tandis que Nicholas le carlin mordait les flocons.

Edie s'appêtait à répondre qu'avoir raison ne lui procurait aucune satisfaction, mais comme c'était le cas, elle s'abstint.

— Espérons que notre taxi arrive vite, dit Sean en traînant les valises dans le petit abri. On ne veut pas être en retard pour le passeur.

— Pourrais-tu reformuler cela ? demanda Edie. On dirait que nous attendons la mort.

Riga contemplait sereinement les montagnes coiffées de nuages.

— N'attendons-nous pas toujours la mort ?

À Oban, Edie, Sean et Riga s'installèrent dans un café avec vue sur le port à travers les fenêtres festonnées de guirlandes rouges. Les mâts des bateaux se bousculaient et se heurtaient. Non loin de là, de l'autre côté

du détroit balayé par le vent, l'île de Kerrera était recouverte de neige.

Bruce Springsteen chantait « Santa Claus is Coming, to Town » dans les enceintes.

Edie frémit.

— Je déteste cette chanson.

— Je l'adore, dit Sean.

— Et vous savez ce que je pense de Bruce.

Riga soupira comme si elle se remémorait un rendez-vous secret avec Springsteen, ce qui, compte tenu de la riche histoire de Riga, n'avait rien d'impossible.

— Je n'ai rien contre Springsteen. C'est le père Noël qui m'exaspère. Écoute-le donc, dans cette chanson, rire comme un maniaque, comme un co...

Edie remarqua que Sean avait haussé les sourcils et désigné discrètement le serveur qui s'approchait, lui faisant comprendre que son langage n'était pas approprié dans un lieu public.

— Un corniaud bouffi de suffisance. D'où le père Noël tient-il le droit de décider qui est vilain et qui est sage ? Pourquoi ce saint Pierre d'opérette se prend-il pour l'arbitre de nos âmes ?

Edie surprit le regard réprobateur du serveur, qui semblait peu goûter ses comparaisons impies.

— Quoi qu'il en soit, je prendrai un chocolat chaud, s'il vous plaît.

— Pareil pour moi, mais à la mode viennoise, dit Sean. Avec une part de ce gâteau moelleux aux pommes, s'il vous plaît.

— Un cappuccino pour moi, s'il vous plaît. Sans compter qu'il s'introduit en douce dans les chambres des enfants en pleine nuit, abonda Riga. Est-ce que sa tête est mise à prix ? Non – on le célèbre ! Il n'y a ici qu'un seul être digne d'être sanctifié.

— Merci, dit Edie.

— Je parlais de Nicholas, et tu le sais, répondit Riga avec un sourire, et à côté d'elle, sur la banquette, Nicholas le carlin cligna des yeux comme pour accepter le compliment.

— Le père Noël est inoffensif, protesta Sean. C'est une légende réconfortante.

— Tu vois le monde sous un angle bien positif, pour un inspecteur de police, observa Edie.

Sean sourit.

— J'ai enfermé à double tour mon cynisme au commissariat jusqu'à la semaine prochaine. D'ici là, je vais savourer des vacances gratuites et luxueuses avec ma merveilleuse famille, sans le moindre crime à l'horizon. Grâce à Riga.

— Je suis contente que mon obsession pour les concours ait enfin porté ses fruits, répondit celle-ci.

Chaque mois, Riga participait à des dizaines de concours – parfois en ligne, mais la plupart du temps dans des magazines. Elle avait gagné divers prix : un air fryer (avant que la popularité de ces appareils n'explode) ; un Frisbee ; un an d'approvisionnement en Chewits – mais rien de comparable à ce séjour de deux nuits, pour Noël, dans le seul hôtel, le seul bâtiment, de Holly Island. Le prix était originellement destiné à un couple et deux enfants, mais Riga avait usé de tout son charme et obtenu une immense suite de deux chambres ; une pour elle-même et Edie, et l'autre pour Sean et son mari, Liam – qui les rejoindrait le matin de Noël avec Juniper et Rose, leurs enfants adoptifs. Edie jeta un œil par la devanture et le ciel chargé souleva un tourbillon d'inquiétudes. La neige, qui tombait comme les plumes d'un oreiller éventré, avait déjà généreusement saupoudré le port.

— Et si tu demandais à Liam d'amener les enfants dès ce soir ? suggéra-t-elle à Sean. Au cas où il serait trop dangereux de voyager demain.

Edie se représenta les enfants découvrant leurs chaussettes dans la suite avec elle, le matin du 25. Elle qui avait pendant si longtemps abhorré Noël commençait à aimer ses rituels. Certains d'entre eux, du moins.

— Impossible, je te l'ai déjà dit, répondit Sean. Liam passe la nuit à Glasgow, chez ses parents, pour qu'eux aussi puissent voir les enfants le jour de Noël. La propriétaire de l'hôtel a accepté d'envoyer le bateau les chercher ici, demain matin, pour les emmener sur l'île.

— Et si, à cause de la neige, on se retrouvait bloqués sur l'île sans eux ? Et si eux étaient bloqués ici ? demanda Edie.

Son cœur battait trop vite. Toute séparation prolongée avec les enfants réveillait chez elle de vieux traumatismes.

— Et si on arrêta de s'inquiéter pour des choses sur lesquelles on n'a aucune influence ? lança Riga.

— D'autant que tout se passera bien, affirma Sean.

— N'en soyez pas si sûr, intervint le serveur d'un ton désinvolte en déposant devant lui une énorme part de moelleux aux pommes. Ça, ce n'est encore qu'un petit crachin, le blizzard viendra plus tard. Aux dernières prévisions, la tempête de neige arrivera dans la nuit et touchera la côte et les îles plutôt que l'intérieur des terres.

Un vent de panique se leva.

— Ne pourrions-nous pas aller passer Noël chez les parents de Liam ? Ça ne vaut pas la peine de prendre le risque de ne pas les voir.

C'était incroyable de voir à quel point la vie pouvait changer si rapidement. Presque deux ans plus tôt, au terme d'un processus aussi long que poignant, Liam et Sean avaient adopté Juniper, puis, quelques mois plus tard, Rose, sa petite sœur. Aujourd'hui, Edie ne concevait plus sa vie sans ses petits-enfants. Pour eux, elle était

prête à renoncer aux mots croisés – sa passion et sa vocation –, aux puzzles, ou même au thé. Un Noël sans les enfants était hors de question.

— Ma chérie, s'il te plaît ! protesta Riga. C'est mon cadeau à vous tous. D'ailleurs, j'ai toujours voulu revenir dans ce coin. Quand mes parents se sont rencontrés, ma mère travaillait dans un hôtel des Hébrides, puis ils ont déménagé en Pologne, m'ont eue, et sont revenus dans les années 1930. Certains de mes tout premiers souvenirs sont liés à l'Écosse. Et, soyons honnêtes, je suis merveilleusement vieille. Je ne reviendrai peut-être plus jamais ici.

Edie caressa la peau fine comme un pétale de la main de Riga.

— Pardon. Tu me connais, une vie passée à être hypervigilante ne s'efface pas du jour au lendemain.

— N'oublie pas que Noël a également été une épreuve pour toi, ajouta Sean d'une voix douce. C'est difficile de laisser ça derrière soi, mais peut-être faut-il le voir pour ce que c'est : un pan de passé.

— Tu as raison, dit Edie. Et j'ai bien l'intention de passer un délicieux moment.

Elle souriait, mais, que ce soit par habitude, par paranoïa, par syndrome de stress post-traumatique ou par intuition, elle ne pouvait se défaire de la conviction que quelque chose allait très, très mal tourner.

2

MARA MORECOMBE-CLARK AVAIT PEUR d'une foule de choses. Le sang. Le noir. L'échec. Les mauvais présages. Les chiens. Les ascenseurs, cependant, arrivaient tout en haut de la liste. Ils combinaient sa peur des miroirs, de la musique d'ambiance et de la promiscuité dans un espace confiné. *Tu vas pourtant devoir l'utiliser*, se morigéna Mara, le cœur battant à tout rompre, en pressant le bouton d'appel de l'ascenseur de l'Aster Castle. *Tu es la directrice de l'hôtel – que se passerait-il si un client avait une urgence ?*

La cabine descendait vers elle et les chiffres lumineux décroissaient sur le panneau surmonté d'une couronne de feuillage et de roses, quand le mécanisme fit entendre un grincement aigu. Mara ajouta « Lubrifier ascenseur » à sa liste de choses à faire avant l'arrivée des invités dans... Elle consulta sa montre : soixante-treize minutes. Cette ouverture exceptionnelle de l'hôtel pour Noël était certes un « lancement en douceur », avec seulement six suites occupées et aucun hôte payant, mais les enjeux

étaient élevés dans la mesure où il y avait, au nombre de ces invités, des personnalités locales, des journalistes spécialisés dans le tourisme et des influenceuses. Si elle se plantait, l'hôtel pourrait connaître un atterrissage très brutal. Et ses parents seraient les premières victimes : Ivan et Felicity Morecombe-Clark avaient investi tout leur pécule de retraite dans l'achat de l'hôtel.

Mais tout allait bien se passer. Il le fallait. En outre, pas plus tard que ce matin, elle avait vu un papillon paon dans la salle à manger. Un bon présage, s'il en était.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent en grinçant. Fabriqué dans les années 1920, il ressemblait à une cage à oiseaux en laiton ouvragé, tapissée de miroirs. Le « Casse-Noisette » de Tchaïkovski résonnait dans les enceintes Bose flambant neuves, et Mara s'imagina piégée dans cette cage, condamnée à tourner comme la ballerine d'une boîte à musique. Ou, pire encore, piégée là avec d'autres personnes, leurs yeux rivés sur elle. Comme si elle était enfermée dans une boîte de litchis.

Une main agrippée à sa poitrine, Mara chercha à reprendre son souffle et tourna les talons. Elle *apprendrait* à vaincre sa peur de l'ascenseur, mais pas aujourd'hui. Et si elle en était réduite à emprunter l'escalier, au moins celui-ci était-il somptueux. Enroulé en colimaçon autour du sapin de Noël de sept mètres de haut, il fendait le centre de l'hôtel depuis le hall d'entrée jusqu'au dernier étage. Sa pente peu prononcée et son interminable spirale lui donnaient la nausée, mais elle était toujours surprise d'arriver au sommet. Certains escaliers en imposaient au premier coup d'œil ; celui-ci ne dévoilait son jeu que progressivement.

Parvenue au dernier étage, elle réécouta le message vocal furibard de Ryan Dreith, le chef cuisinier de l'Aster Castle : « Hé, Mara ! Je suis à la salle de sport et il y a deux spots

qui n'arrêtent pas de clignoter pile au-dessus de moi. C'est carrément insupportable. Réglez ça, d'accord ? On se croirait sur un plateau de variétés des années 1980. »

Sur les réseaux sociaux, Ryan était toujours à deux posts d'un bannissement, et il avait été viré de presque tous les restaurants dans lesquels il avait officié. Avant de l'embaucher, Mara avait dû peser les avantages que présentait, en termes de relations publiques, un chef controversé, mais distingué par Michelin, et les risques de le voir claquer la porte en plein service. Son choix s'était finalement porté sur un de ses confrères, qui, hélas, s'était désisté à un mois à peine de l'ouverture. Aussi, après avoir reçu l'assurance de Céline Allard, experte du secteur hôtelier, amie et invitée au lancement, que Dreith s'était calmé, Mara l'avait engagé. Sur la base d'un contrat temporaire pour cet événement, cependant, étant entendu que s'il se comportait bien et donnait satisfaction, il obtiendrait un poste permanent. Il n'était dans l'hôtel que depuis cinq jours, et même si elle adorait sa cuisine, elle détestait l'homme. Il n'était pas question de lui offrir un autre contrat.

Ryan était allongé sur le banc de musculation quand Mara approcha de la nouvelle paroi vitrée de la salle de sport. Les bras tremblants, le visage aussi écarlate qu'un manteau de père Noël, il s'efforçait de replacer la barre sur son support.

— Ça a l'air lourd, observa-t-elle en le rejoignant. Vous êtes censé faire ça tout seul ? Il n'y a personne pour vous aider ?

Elle savait, bien sûr, que tout le monde s'affairait frénétiquement à préparer l'hôtel pour l'arrivée des V.I.P. Ryan, semblait-il, donnait la priorité à ses pectoraux plutôt qu'à leurs invités. Peut-être comprendrait-il mieux une agression passive classique ?

— Ou peut-être sont-ils tous très occupés, et déterminés à ce que tout soit prêt à temps ?

Ryan épongea sa poitrine en sueur avec une serviette.

— Oui, certaines personnes doivent revoir leurs priorités. Ce n'est pas comme s'il y avait un surplus de personnel, ici. J'ai demandé à Owain s'il pouvait se joindre à moi, mais il m'a répondu qu'il devait accompagner Swindon sur le bateau.

Mara ressentit un frisson de panique et une pointe d'inquiétude face au manque de personnel. Trouver des intérimaires, en période de Noël et pour une entreprise en phase de démarrage, n'avait pas été aisé. Ce matin-là encore, pour ne rien arranger, deux femmes de chambre, un aide-cuisinier et un serveur s'étaient désistés, invoquant une maladie. Elle allait devoir improviser avec les moyens du bord alors qu'elle entamait l'étape la plus importante de sa carrière.

— Je lui ai dit que Swindon se débrouillerait très bien sans lui et que ma sécurité était en jeu, mais il n'a rien voulu entendre, poursuivit Ryan. Du coup, j'ai demandé à Kimberley, mais elle devait préparer les suites. Que voulez-vous ? soupira-t-il en haussant les épaules. Vous essayez d'aider les jeunes, et ils rejettent vos conseils. Et pas seulement les jeunes. Tarn a levé les yeux au ciel quand je lui ai dit qu'elle serait parfaite, puisqu'elle est aussi forte que moi. Bon, elle ne l'est pas. Évidemment. J'essayais juste d'être gentil.

Le bonhomme était vraiment hors-sol. Seule l'agressivité *agressive* pouvait peut-être susciter une réaction, mais elle ne faisait pas partie des compétences de Mara.

— Quand vous en aurez terminé ici, dit-elle, nous pourrions avoir besoin de votre expertise en cuisine. Je m'assure que tout est prêt pour le buffet de bienvenue.

— Je sais. Raison pour laquelle j'ai parlé de l'électricité.

Il désigna le plafond et, comme s'ils obéissaient à un signal, tous les spots de la salle de sport se mirent à clignoter. Comme si le vent qui, dehors, soufflait de plus en plus fort, essayait de les éteindre.

Mara capta un mouvement dans son champ de vision périphérique. Depuis le couloir, Izzie, la femme de chambre, fixait Ryan à travers la paroi vitrée. Mara n'aurait su dire si ce regard brûlait de passion ou de malveillance.

À ce moment-là, son téléphone sonna et Izzie détala, la tête baissée sur la pile d'oreillers qu'elle transportait.

— Swindon ? Tout va bien ? demanda Mara en décrochant.

Swindon Marr, le gardien de l'hôtel Aster, était le seul membre du personnel assuré pour barrer le petit yacht de l'hôtel. Il avait promis de l'appeler une fois arrivé à Oban.

— Ça dépend de ce que vous entendez par « bien ». Je viens d'accoster, mais la traversée a été agitée. Je ne vais pas vous mentir, mademoiselle. La tempête est arrivée plus tôt qu'annoncé et le retour pourrait être difficile.

Un jour, avec forces excuses, Swindon s'était fait porter pâle à cause d'un « petit mal de ventre ». Mara avait découvert après coup qu'il avait vomi du sang, perdu connaissance, et avait été hospitalisé pour une gastrite sévère. Si cet ancien pêcheur et sauveteur bénévole décrivait la mer comme « agitée », la situation était grave.

Mara fonça vers la baie vitrée qui, au bout du couloir, donnait sur le débarcadère de l'île. Le ciel était gris orangé. Les vagues s'écrasaient contre la digue. Les buissons de houx qui autrefois recouvraient toute l'île et lui avaient donné son nom étaient recouverts de neige. Et sur les pelouses du château, les pins, ployés par les rafales, penchaient vers la mer.

— Vous avez raison, Swindon. J'étais trop occupée à l'intérieur pour prendre la mesure de ce qui se passait dehors.

Elle allait devoir mieux faire, *s'améliorer*. Une bonne directrice d'hôtel devait être capable de tout voir, tout superviser. Tout anticiper.

— Ne culpabilisez pas, mademoiselle. Ce n'est pas bien grave.

Peut-être, mais quel dommage ! Elle avait voulu que ses invités, en voguant vers l'île, profitent d'un moment de détente luxueuse, avec boissons, amuse-gueules et une vue imprenable sur Lismore, l'ouest d'Ardnamurchan et les îles de Mull et Coll. Mais avec ce gros temps, les boissons et les bols d'amuse-gueules seraient renversés, et la vue obscurcie par un tourbillon de neige.

— Bon, mademoiselle, je ferais mieux d'y aller, reprit Swindon. On dirait que nos premiers invités sont là. Et l'un d'eux a un chien.

Quand Swindon eut raccroché, le cœur de Mara palpitait comme celui d'un chiot. Elle n'aurait su dire qui, de ce chien ou de ses maîtres conviés à porter un jugement sur l'hôtel, lui faisait le plus peur.

Il était temps de faire un saut dans sa chambre pour se préparer et apporter sa grande surprise. Mara tourna le regard vers l'ascenseur, puis s'élança dans l'escalier. Au-dessus d'elle, les ampoules de l'énorme lustre clignotaient. Probablement à cause de la tempête – qui ne ferait que passer et laisserait l'hôtel dans un paysage hivernal féérique, idéalement instagrammable. Elle l'espérait, en tout cas.

La chambre de Mara se trouvait au sous-sol, dans les quartiers du personnel. Elle avait choisi la plus exigüe et la plus miteuse pour faire montre de son esprit d'équipe,

bien qu'elle seule eût le pouvoir d'embaucher et de licencier ses coéquipiers.

Elle alluma la lumière et s'assit en tailleur sur son lit une place. Elle tapota du correcteur sur sa rosacée, retoucha son rouge à lèvres. Au moins, son visage était prêt à affronter le public, même si elle ne l'était pas. Dans le miroir du fond de teint compact, elle distinguait, derrière elle, les bennes à ordures devant sa fenêtre étroite. Les couvercles des poubelles étaient recouverts d'au moins cinq centimètres de neige, malgré les rafales qui arasaient sans cesse la couche supérieure.

La vue devant elle était plus réjouissante. Sur son bureau se trouvait une réplique miniature de l'hôtel. Elle l'avait commandée à un artisan local, et ils avaient veillé ensemble à ce que cette maison de poupée soit fidèle au modèle, jusqu'à cette lézarde exaspérante dans le plâtre blanc, au-dessus de l'entrée, qui réapparaissait obstinément malgré tous les efforts pour la colmater. Bien sûr, le château était maintenant recouvert de neige. Il lui faudrait prélever un peu de la fausse neige éparpillée à la base du vrai sapin de Noël, et en saupoudrer le toit de la maison de poupée.

L'intérieur était encore plus impressionnant. L'escalier, l'horloge suspendue du hall, le comptoir Art déco de la réception, les fenêtres arrondies des tourelles... Tout avait été parfaitement miniaturisé, y compris le personnel. Depuis que Swindon avait rapporté le minichâteau du continent, Mara adorait placer sa propre figurine dans différentes situations – tantôt petite main en cuisine, tantôt réceptionniste, ou bien allongée sur son lit quand la vraie Mara n'avait pas eu le temps de dormir.

Mara ouvrit la façade de la maison de poupée. Elle battit des paupières et sentit son pouls accélérer. La figurine

de son père n'était plus là où elle l'avait laissée – assise dans la salle du Gold Bar, en train de lire le journal avec un très grand verre de scotch à portée de main –, mais allongée sur le sol de la chambre miniature de ses parents. Sa mère, assise sur le lit, cachait son visage en bois derrière ses mains en bois. Une nouvelle poupée, en blouse bleue, se tenait au-dessus de son père, une main posée sur un mini-brancard à roulettes sur lequel était déployé un sac mortuaire, vide.

D'une main tremblante, Mara détacha le minuscule bloc-notes suspendu au brancard, et lut :

« M. Ivan Morecombe-Clark, 66 ans. Décédé à 17 h 45, le 25 décembre. Cause du décès : poison inconnu. Aucun antidote n'a pu être trouvé. »

DANS LA LUXUEUSE CABINE AMÉNAGÉE sous le pont du petit yacht de l'hôtel, Edie s'installa confortablement entre Riga et Sean, sur une banquette près d'un hublot. Les casiers à homards entreposés sur le mur du port apparaissaient et disparaissaient au gré du ressac.

— Bluffant ! s'extasia Sean en balayant lentement la cabine des yeux.

Il avait toujours aimé les bateaux. Enfant, il passait ses journées sur la plage de Weymouth et, au lieu de construire des châteaux de sable, comptait les ferries et les bateaux qui passaient. Il n'avait pas tort. Des lambris d'acajou, un bar d'angle en marbre luisant, les reflets du lustre à pampilles sur les doseurs des bouteilles d'alcool...

— Je n'ai jamais vu d'endroit aussi cool.

— Tu l'as dit, pesta Riga en se frictionnant les bras. On gèle.

— Désolé, c'est ma faute, lança Swindon Marr depuis les marches qui descendaient du pont.